

LA COVID-19

STUPEUR ET CHAMBARDEMENTS

Michèle GUILLIN-HURLIN

Poursuivons notre réflexion commencée dans le numéro un des Cahiers du CIS-H.

DÉCONFINEMENT, ÉTAT DES LIEUX

Quel est l'état de santé de notre Pays ?

La crise sanitaire est actuellement maîtrisée. Une première bataille est gagnée, mais pas encore la guerre. Trop tôt pour disposer d'un vaccin. Quant à la Paix, elle sera encore plus difficile à gagner que la guerre !

Il y a crise économique. L'endettement est abyssal. Les Caisses sont vides. L'État Providence fonctionne à plein régime. Les faillites d'entreprises menacent. La hausse du chômage se profile. Les exportations chutent. L'Europe est mal en point. La zone euro risque d'être en péril. Bref, le tableau politico-socio-économique est sombre !

Nicolas BAVEREZ estime que la crise du Coronavirus constitue le choc économique le plus violent depuis la grande dépression des années 1930. La sortie de crise n'avait commencé à s'effectuer qu'à partir de 1945, puis le plan MARSHALL avait apporté un second souffle en 1948.

Le nouveau schéma consistait alors, non seulement à reconstruire, mais à moderniser la France. On a fait table rase du passé.

Qu'en est-il aujourd'hui, en mai 2020 ?

Sommes-nous prêts à entreprendre un vrai changement systémique ?

Après 1945, un des facteurs de la réussite économique fut « *l'incroyable engagement des Français très disciplinés* », écrit François-Guillaume LORRAIN dans Le POINT. « *On ne sollicite plus l'épargne des Français, mais leur force de travail.* »

Dans le contexte actuel et avec la crise du Coronavirus, qu'est-ce qui a changé de ce point de vue ?

Il semble difficile de trouver les mêmes valeurs d'engagement en 2020, XXI^e siècle, à l'heure de l'assistanat, de la victimisation, de la repentance, du rejet quasi systématique de la discipline et de l'ordre, de l'intolérance à la moindre frustration. Retrouverons-nous le sens de l'effort ?

Un effort vers quoi ? Pour quoi ? Quel en serait le sens ? Se pose la question de la cohérence.

Le déficit de représentation est tel que la confiance dans les gouvernances est sérieusement altérée au moment même où l'adhésion personnelle est plus que jamais nécessaire.

Pourtant, la reprise est vitale si nous ne voulons pas voir mourir notre Pays.

Quelles seraient les réorientations majeures ?

À coup sûr, la valeur travail est à remettre au centre, mais l'humain doit y trouver sa place.

Tout travailleur devrait pouvoir trouver du sens à son travail. Le ressenti du temps qu'il y consacre – au-delà même de la notion de pénibilité physique – n'est pas la même selon les tâches ou les missions qu'il accomplit, selon aussi la qualité du management. Sauf exception, peu de gens prêtent suffisamment attention à cet aspect humain qualitatif, pas même les corps intermédiaires.

Les chefs d'entreprise, eux aussi, devraient se saisir du sujet, comme l'ont déjà fait plusieurs d'entre eux, cités dans l'ouvrage de Pierre MONIZ-BARRETO, *Slow business*.

Ils devraient aussi pouvoir s'accorder sur le fait que leur entreprise n'a de sens que si elle contribue au bien commun.

Il y va de la responsabilité sociale, et finalement, du respect de la vie, car cela ouvre à la fois sur la façon de penser l'humain et de déterminer les secteurs prioritaires, afin de décider concrètement des orientations et du « comment organiser et faire ».

Tout d'abord, je pense aux individus. Après ce confinement de deux mois, il leur faut retomber sur leurs pieds.

Il est difficile, dans nos pays latins, de ne pas se serrer la main, s'embrasser, se toucher.

En Europe, porter le masque ne nous est pas familier.

Veiller tout le temps à observer une bonne distanciation, n'entre pas non plus dans nos habitudes.

Les gestes barrières, bien que nécessaires, nous rappellent en permanence la présence d'une menace avec laquelle il nous faut composer.

En fait, les impératifs anxiogènes, avec lesquels nous avons quelquefois à composer, existent en d'autres circonstances. Le traitement d'un cancer, par exemple, oblige à intégrer dans l'emploi du temps les radiothérapies, chimiothérapies, etc.

Au fond, tout réel venu faire effraction dans nos réalités existentielles nous fait partager une ignorance : quelle sera l'issue « de la chose » ? Cette ignorance, maladie ou pas, partagée à égalité par tout le monde, n'est-elle pas finalement l'ignorance fondamentale de la mort, celle qui traverse l'histoire humaine ?

Nous avons livré une bataille. Nous avons survécu. Le retour à la vie dite normale n'est jamais facile. Avec la COVID-19, nous allons devoir inventer une autre façon de vivre, de voyager, d'attendre notre tour pour accéder à tel ou tel endroit convoité.

Nous allons réapprendre la patience, réapprendre à mieux prendre en compte la présence physique de l'autre dans les lieux communs. Bref, il y aura un certain nombre de règles nouvelles qu'il nous faudra respecter le temps nécessaire à l'éloignement du danger et auxquelles il serait mieux d'adhérer soi-même de l'intérieur en en reconnaissant le bien-fondé, à condition bien sûr que celles-ci restent strictement en adéquation avec la raison sanitaire.

L'atmosphère ambiante est d'autant plus anxiogène que la situation générale est préoccupante. Tous les indicateurs économiques sont en berne et, cette fois, nous ne pouvons plus l'ignorer. Fini le paradoxe de la tranquillité ! Nous sentons les colères souterraines qui grondent, comme elles grondaient avant 1968 et avant les révolutions.

À force d'avoir misé sur le court terme et sur la rentabilité depuis des années, à force d'être restés sourds à tous les appels des acteurs de terrain, la cocotte-minute est prête à exploser !

Nous percevons cette tension, amplifiée par l'existence, en nombre non négligeable, de zones de non-droit. Les gens semblent ne plus savoir qu'il n'y a pas de liberté sans loi.

Les règles imposées par la lutte contre la pandémie auront peut-être un effet favorable de ce point de vue. Mais j'en doute. La déculturation de la Société est si massive que nous pouvons craindre, à juste titre, de voir fleurir des regains de violence. N'est-ce pas le produit d'une « *époque sinistre* » qui, à force de ne raisonner qu'exclusivement en termes de « bien ou de mal » condamne tout dialogue. Ainsi l'avenir s'estompe alors même que l'avenir est possible. Mais l'avenir, il faut le construire, faire chacun et chacune sa part de travail. Il y a des droits. Il y a des devoirs aussi. Et vice versa.

Mettrons-nous à profit le fruit de l'impermanence dont nous venons de faire l'expérience à partir de la pandémie de la COVID-19 ? Tout peut s'arrêter, rien n'est jamais acquis ! « Grâce » à cette impermanence, nous avons dû et pu changer nos habitudes puisque ce qui nous était insupportable au début, a pu, pour la plupart d'entre nous, se transformer en facteurs favorables, ne serait-ce qu'au niveau du changement de nos regards. Peut-être aurons-nous pu mieux observer comment nous fonctionnons, comment fonctionne la « *Société-Monde* ». Entrevoir ainsi sa complexité ainsi que la complexité de la personne humaine.

Ce qui nous attend, après ce confinement, sera sans doute une sorte de traversée du désert.

Pour ma part, je suis convaincue que, seule, notre « *cohérence intérieure* » nous donnera la force d'âme pour réussir cette traversée, intérieure et extérieure, non seulement sans nous briser, mais en découvrant des ressources jusqu'alors insoupçonnées qui nous conduiront vers l'essentiel de ce qui nous anime. Une sorte d'épure de soi, à l'image de CÉZANNE et de la montagne Sainte-Victoire, regardée, observée, ressentie, vue, dessinée, peinte maintes et maintes fois jusqu'à l'épure.

Comme nous y invite aussi Antoine de SAINT-EXUPÉRY, dans *Citadelle* :

« J'impose à l'homme de devenir autre et plus détendu et plus clair et plus généreux et plus fervent, enfin uni à lui-même dans ses aspirations. »

Songez à l'immense poétesse russe, Anna AKHMATOVA (1889-1966), qui, confinée dans sa « *chambre intérieure* », a fait acte de résistance face au régime totalitaire. Sa « *cohérence intérieure* » lui donne, oui, force d'âme. Ses poèmes, si authentiques et beaux, en sont la preuve vivante.

Le chamboulement des habitudes, si nous avons pu sortir du « *subir de la situation* » pour en devenir « *acteur autrement* », nous aura permis, à nous aussi, de prendre un peu de hauteur, de déconfiner le mental !

Oui, mettons à profit notre expérience. Allons vers l'essentiel, et je cite ici Edgar MORIN :

« À force de sacrifier l'essentiel pour l'urgence, on finit par oublier l'urgence de l'essentiel. »

Nous y voilà !

Il nous faut repenser le lien avec le vivant, car « guérir » n'est pas revenir à l'état du corps antérieur à la maladie. Au fond, ce qui est valable pour le corps physique l'est aussi pour le corps social et pour tout autre corps. Immense chantier !

CONFIS, DÉCONFIS... et APRÈS ?

Nous voici à la croisée des chemins. Nous allons devoir changer nos comportements de façon durable.

Il nous faut repenser notre rapport à nous-mêmes, aux autres, à la Nature, au monde. Et ce n'est pas simple !

Nous aimerions que Le Politique réoriente nos Sociétés vers « *l'économie de la Vie* » afin, par exemple, d'apporter des solutions aux problèmes du climat à travers une remise en question des modes de production, du contenu des productions. Nous aimerions que la dette cesse d'être systématiquement augmentée au mépris du futur, en

réorientant notre économie vers des secteurs utiles et producteurs d'emplois.

Il ne s'agirait pas de prôner la décroissance, car nous sommes fort nombreux sur terre et les besoins sont grands. Nous aurions juste besoin de croissance autrement. Une croissance plus respectueuse des lois de la nature. L'extrême intensité des catastrophes liées au dérèglement climatique s'en trouverait peut-être réduite. Nous aimerions que Le Politique impulse une meilleure prise en compte, là encore plus respectueuse, du vivant en général, c'est-à-dire des humains, des animaux, des végétaux, des minéraux. Chacune de ces familles ayant ses propres spécificités et besoins. Ces objectifs impliqueraient, pour être opérationnels, de débureaucratiser et de régionaliser.

Enfin, pour que la mobilisation générale se fasse, il faudrait une planification des orientations et des actions concrètes suffisamment porteuses de sens pour que nous puissions réellement y adhérer. Parallèlement et concomitamment, la personne humaine a, elle aussi, son propre cheminement à entreprendre, de l'extérieur vers l'intérieur et de l'intérieur vers l'extérieur. Que nous le voulions ou non, intérieur et extérieur sont liés. Nous ne pouvons pas, en vérité, faire l'économie de ce travail si nous voulons un jour ou l'autre trouver du sens à ce que nous faisons.

Là encore, c'est un défi à relever en solo derrière lequel se profile un enjeu collectif. La question est : « Que puis-je faire d'utile pour avancer en cohérence avec mes valeurs dans cette réalité-là ? »

Et si l'envers du cri désespéré poussé par les femmes et les hommes de terrain, non entendu avant la crise pandémique, devenait un appel à l'espérance et se transformait en espérance ? Mais, attention ! L'espérance, non suivie de pensée réflexive concrétisée en action, aurait, je le crains, un effet pour le moins contre-productif.

Nous le voyons, ce que nous révèle toute crise, dont celle-ci qui éclate à grande échelle, ce sont des dysfonctionnements, orphelins d'une vraie matrice aujourd'hui disparue.

Sa puissance chaotique contient l'injonction du changement : trouver un autre système, bien au-delà du pragmatisme. Nous le voyons, le déconfinement comporte, oui, au moins quatre dimensions, comme

nous le rappelle Michel BERNARD : *personnelle, sociétale, culturelle, professionnelle*. Sans oublier, bien sûr, la dimension *politique*.

C'est, en effet, la globalité de notre système qui est concernée. Il y a interdépendance.

Dans l'une de ses interventions, le psychanalyste, Jacques ARÈNES, rappelle que nous vivons une « *maladie du lien* » et que « *la pandémie actuelle appuie là où ça fait mal. Sur la souffrance du lien justement* ». Il rapporte ce qu'affirmait Hannah Arendt dans *La condition de l'homme moderne* :

« Ce qui rend la société de masse si difficile à supporter, ce n'est pas, principalement du moins, le nombre de gens, c'est que le monde qui est entre eux n'a plus le pouvoir de les rassembler, de les relier, ni de les séparer. » Il ajoute : « *Seuls ensemble, seuls au cœur des villes, la magie du lien s'est évanouie pour, dans un mouvement pendulaire, tour à tour nous bousculer les uns sur les autres puis nous faire tomber dans l'isolement.* »

La pandémie de la COVID-19 nous a fait vivre à la fois une expérience collective à échelle mondiale et personnelle, avec plus ou moins d'intensité selon la nature de ce qui nous touche plus directement. Quoi qu'il en soit, toute épreuve, fût-elle extrême, porte un enseignement dans l'après-coup, susceptible de transformer nos regards, car elle balaie les certitudes qui, trop souvent, emprisonnent à notre insu.

Puissions-nous être inspirés par l'intelligence d'action, c'est-à-dire par « *l'œil de l'âme* », autrement dit celui qui, selon Aristote, savait discerner, décider de ce qui est possible, et savait s'orienter dans l'incertain.

Rien n'est moins sûr !

Certains recommencent comme avant. On marche, on court, on crache, on ne se soucie de personne. On jette ses masques, ses gants sur les trottoirs, n'importe où, au mépris des autres, de celles et ceux qui devront les ramasser la peur au ventre. Les éboueurs, applaudis hier, sont déjà oubliés !

On se bat contre les forces de l'ordre au moindre incident dans les quartiers, sûrs de son bon droit ! Il y a « eux » d'un côté, « nous » de

l'autre, car, là, on ne passe pas du « je » au « nous » ! Et c'est dramatique !

On abandonne ses animaux, on les torture trop souvent. C'est la honte. Indigne de l'espèce humaine, carrément inhumaine et qui en est fière ! À la campagne, on vole des poules, on vole des moutons. Dans le monde, on braconne, on massacre, on blesse, on tue l'animal pour de l'ivoire, pour des écailles parce que ça rapporte gros ! Tout cela continue. Et tout cela dépend de l'homme et de la femme qui commettent ces actes, cela ne dépend pas de l'État. Encore que ! Ce n'est pas si évident !

Qui est responsable ? L'individu bien sûr, mais pas seulement. Le trafic d'animaux est un marché mondial qui rapporte des milliards et qui entretient la corruption partout dans le monde. Et puis, avec la fermeture nécessaire des frontières suite à la COVID-19, les touristes, qui font vivre les populations locales dans le tiers monde, ne viennent plus. Les revenus manquent et c'est le système « D », avec la barbarie qui l'emporte, faute d'éthique, ai-je envie d'ajouter. Et ce n'est pas tout, chez nous, en Occident, dans « *les quartiers perdus de la République* », que se passe-t-il ? Face aux rodéos urbains qui défient les habitants et a fortiori la police, les Autorités laissent faire pour éviter l'embrasement. L'ordre reçu est de ne pas rétablir l'ordre. Les habitants qui aspirent légitimement à la tranquillité ne trouvent qu'agitation et agression. Nous assistons à une inversion des valeurs !

COVID-19 ou pas, en fait, tout change et rien ne change ! Constat accablant !

Pourtant, restons optimistes, par volonté du moins.

Tournons-nous vers le secteur professionnel du soin.

La pandémie de la COVID-19 ne nous donne-t-elle pas l'occasion de réformer le système de santé asphyxié par la technostructure, en reconnaissant combien le corps soignant, en apnée depuis fort longtemps dans l'indifférence la plus totale, a fait preuve de son immense motivation en même temps que de son exceptionnelle mobilité et réactivité ?

Avec la pandémie, il a retrouvé du sens, son sens : être au service de l'humain. Malgré la pénurie résultant de l'incroyable imprévisibilité des gouvernances, les soignants ont fait corps, ils ont fait face à cette situation vraiment hallucinante.

Les gestionnaires se sont effacés durant le coup de feu et ce sont eux, les soignants, qui ont piloté. Ils faisaient leur métier. Avec les moyens du bord ! Et ça fonctionnait mieux !

Le tout technocratique, bureaucratique, vide de tout sens le rapport au soin où l'humain devient invisible. Jetable, interchangeable, corvéable, le soignant souffre gravement. Il est vidé de sa substance. On lui demande d'être ce qu'il n'est pas. On lui refuse d'être ce qu'il est. Il est soumis à des contraintes, administratives, budgétaires, qui l'éloignent de son cœur de métier et vont jusqu'à représenter un reniement à tout ce qui a motivé son engagement. Aussi bien à l'hôpital qu'en libéral, médical et paramédical.

Le malade, lui, est transparent. On ne le voit plus. On ne l'écoute plus. Pas le temps ! Les listes d'attente s'allongent. L'enfant attend deux ans sa rééducation orthophonique. La maladie progresse et coûte encore plus cher ! Le malade, dans l'histoire, devient le parfait inconnu. On parle de sa maladie, mais pas de lui ! Pas le temps !

Ainsi, l'humanité est passée à la trappe !

La médecine collective a été imposée dans la décennie 1990. Avec les protocoles, nous donnons le même traitement à tout le monde.

« *Si cela fonctionne, tant mieux. Si cela ne fonctionne pas, tant pis* », s'indigne le docteur Nicole DELÉPINE dans son livre :

« Avant, la médecine individualisée reposait sur des schémas globaux avec des réunions périodiques pluridisciplinaires et le patient était écouté. Puis, il y a eu la volonté politique de faire en sorte que la médecine ne soit plus une médecine individuelle, mais une médecine collective. Tout un savoir-faire s'est perdu », déplore-t-elle.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de se priver des avancées technologiques qui seraient à voir de façon positive comme des auxiliaires performants, libérant du temps médical qui pourrait, notamment, être réservé au

temps relationnel. Les investissements en matière de recherche technologique devraient même être boostés en moyens financiers et autres.

Le praticien devrait rester libre de décider lui-même du soin approprié à la personne. Une personne considérée dans sa singularité et sa globalité, selon la dynamique des situations. Quelle sera la volonté politique ? Son esprit sera-t-il différent de celui du début des années 1990 ? Allons-nous mieux tenir compte de la personne humaine dans sa sensibilité et sa complexité ? Ou bien continuerons-nous comme avant, tout en masquant l'immobilisme, sous le couvert, cette fois, de la robotique, par exemple ?

Dans ce futur qui s'ouvre, je ne crois cependant pas qu'il faille opposer médecine et économie.

Il faudrait surtout les articuler et les concilier avec le mieux d'intelligence respectueuse de l'humain et de l'expertise professionnelle des uns et des autres, en coopération plutôt qu'en compétition. Sachant que nous ne devrions pas être assujettis au tout économique, pas plus qu'au tout technologique ni qu'au tout médical.

Nous sommes des êtres à part entière et la vie ne se cantonne pas aux seules réalités évaluées sous le prisme du matérialisme...

Il se peut que cette vision asséchée et compartimentée de la vie humaine nous vaille aujourd'hui un sérieux revers, s'agissant notamment de la tragédie des EHPAD. Les conséquences funestes sont rendues visibles par le Coronavirus. Des femmes, des hommes sont morts seuls, très seuls, trop seuls. Foncièrement inhumain !

Lorsque l'ordre de confinement est tombé, une série de décisions stéréotypées est venue tout régenter. Prises par l'urgence du combat face à une menace soudaine, les mesures appliquées sont allées jusqu'à occulter une humanité de bon sens qui aurait voulu qu'une certaine forme d'empathie mature vienne contrebalancer, adoucir auprès des personnes dépendantes, la rudesse des consignes, certes nécessaires par ailleurs.

Que nenni ! C'était l'urgence. C'était l'angoisse.

C'était aussi le résultat de l'immense absence d'anticipation au niveau des gouvernances. Elles avaient oublié que les périodes de crise existent dans l'Histoire.

S'agissant de la vieillesse en général, un article rédigé par Catherine GOLLIAU en 1999 dans une revue hebdomadaire, et intitulé « Ces vieux qu'on ne veut pas voir » donnait l'alerte en ces termes :

« La France vieillit et devra d'ici dix ans assumer des bataillons de personnes dépendantes. Ni les structures d'accueil ni les moyens financiers ne sont à la hauteur du problème. »

Les plus âgés continuent à rester en dehors du champ social. Bernadette PUIJALON, anthropologue, déplorait déjà la situation en ces termes :

« On installe les vieux dans des structures ghettos et on demande à des professionnels de les prendre en charge », avant d'ajouter qu'ils restaient des parias sur le plan médical.

« Aujourd'hui, la gériatrie c'est comme le sida, les soins palliatifs ou la lutte contre la douleur, quelques heures de cours dans tout le cursus de la formation de médecin »,

avait rappelé la professeure en médecine, Françoise FORETTE. Nous étions en 1999.

En 2020, plus de vingt années après ces constats, quelques petites évolutions ont eu lieu, certes.

Mais si peu, trop peu. Un virus. Une pandémie. L'hôpital manque de tout. C'est la pénurie. Il fallait établir à la hâte des priorités. Il n'y avait plus de temps humain à donner.

L'élimination cesse d'être naturelle. Elle est culturelle. Plus exactement décultivée !

Les dirigeants se lamentent, affirment, démentent, réaffirment. Les masses se révoltent, accablées, décontenancées, excitées. Tous sont frappés de cécité.

Là où la mort naturelle rassemble les âmes, toutes égales, dans la même ignorance face à l'insondable mystère de la mort, ces ignorances-là sont pétrées d'aveuglements à des niveaux inégaux. Au lieu de rassembler,

elles divisent encore plus les consciences fragmentées. Consciences brisées au cœur même des sinistres qu'elles ont engendrés.

Sur un registre moins tragique, mais qui montre quand même une certaine indifférence vis-à-vis des gens un peu fragiles pour diverses raisons, je relève un point. Oh ! Un point de détail ! Les bancs ont été condamnés sur certaines des promenades autorisées pendant le confinement. Plus moyen de faire une courte pause en s'asseyant. Certaines personnes renoncent donc à une promenade hygiénique, pourtant recommandée médicalement, pour éviter des problèmes circulatoires potentiellement graves. Ce détail passe inaperçu, il paraît anodin. Et pourtant !

Il s'agit d'une décision facile prise pour pallier l'incivisme grandissant de celles et ceux qui n'agissent qu'à leur guise. Autrui n'existe pas ! Ils squattent les bancs au mépris des autres et de la COVID-19 et de la loi.

Où est la citoyenneté ? Confinée depuis fort longtemps sous l'œil tristement tolérant des autorités qui cultivent d'une bienveillance trop facile l'iniquité d'une violence larvée.

Là encore, comme pour la vieillesse, comme pour le reste, ne retrouvons-nous pas le paradoxe de la tranquillité ? C'est une violence gentille, elle ne respecte rien ni personne, mais ce n'est pas grave, cela s'arrangera ! Pourtant, cette violence, excusée d'entrée de jeu, n'avance-t-elle pas masquée elle aussi, en sourdine, jusqu'au jour où la bombe explosera, là où on ne l'attend pas ?

La COVID-19 réveille « tout ça » ! Garderons-nous la tête sous le sable ?

Les vieux, mais aussi les personnes en situation de handicap ou d'autres encore ne s'y retrouvent pas. Ils ne se reconnaissent plus dans ce monde arlequin, sens dessus dessous !

On les dit riches alors qu'ils peinent à garder une dignité, de plus en plus difficile à faire reconnaître. Tout leur coûte encore plus cher. Impossible pour eux, par exemple, de circuler en vélo ou d'utiliser les transports en commun. Restent les transports adaptés, privés et onéreux. Les EHPAD coûtent bien plus cher que les chiffres annoncés à renfort de médias. Les cotisations des mutuelles augmentent avec l'âge, etc.

Certaines personnes se voient contraintes de recourir à une politique d'assistanat qui n'entraîne pas dans leur culture. Politique largement plébiscitée, mais mal vécue par celles et ceux qui, leur vie durant, ont toujours fait en sorte de ne peser sur personne, tout en gardant leur liberté. Libres et responsables, désormais, c'est fini ! L'État paie, c'est-à-dire le contribuable !

Avant d'en arriver là, celles et ceux qui le peuvent puisent dans leur épargne, mais voilà que l'on attaque l'épargne !

On déshabille Paul pour habiller Pierre ! C'est partout la misère. Nivellement par le bas !

Gérard BEKERMAN, économiste et président de l'AFER, nous met en garde :

« Une fiscalité juste ne devrait pas viser à prendre au voisin, mais à encourager un maximum de personnes à accéder à l'épargne. »

Mais il est plus simple de préconiser des transferts de richesses qui ne sont que des tours de passe-passe visant à colmater artificiellement et peu honnêtement des brèches à moindre effort. Ainsi, restons-nous dans le court terme dépourvu de vraie inventivité.

Cela ne masque-t-il pas le résultat d'une gestion incontrôlée des deniers publics alors que l'épargne est, quant à elle, le fruit d'un effort citoyen, d'un comportement vertueux ? N'oublions pas que le livret A contribue au financement du logement social, et ce n'est qu'un exemple. Cette épargne-là traduit le comportement de l'épargnant prévoyant déterminé à assumer lui-même au mieux, sans aides et le plus longtemps possible, les charges supplémentaires inhérentes à l'amointrissement des capacités physiques. Déterminé aussi à rester autonome vis-à-vis de ses enfants et petits-enfants.

Gérard BEKERMAN fait aussi observer ceci – et j'en suis d'accord sans tomber à l'excès dans la théorie du ruissellement, ni qu'il soit question des ultra-riches – :

« La richesse pour soi est parallèle à la richesse pour autrui, elle est utile à l'État et à une Société soucieuse de justice sociale. »

Je sais qu'il existe des avis différents et que certaines personnalités préconisent de taxer prioritairement le patrimoine, résultat de l'effort d'épargne. J'y vois une injustice.

Certes, une évidence s'impose. Et elle s'impose d'autant plus fort depuis la COVID-19 qui introduit une rupture comme le fait tout événement majeur, heureux ou malheureux. Il y a nécessité de faire évoluer le principe de propriété en lui adjoignant celui de flexibilité. En ce sens, l'argent n'est pas une fin, mais un moyen. Un moyen d'être utile au vivant dans toutes ses composantes.

C'est un changement structurel au-delà du seul conjoncturel.

Pour être compris et mis en pratique, il suppose qu'il y ait, en amont, réflexivité concrète hors idéologies.

Nous en sommes encore loin, ce qui ne signifie pas que rien n'est plus possible.

De même, lorsque j'entends combien les discours relayés par les médias tendent à opposer les actifs aux vieux à la retraite « qui coûtent cher », je suis inquiète. Ce n'est vraiment pas la solution ! Les seniors créent des emplois, les emplois de service par exemple, et produisent donc de la richesse. Voilà la réalité. Ce sont des citoyens à part entière qui participent à la richesse du Pays. Il existe aussi des valeurs immatérielles. J'en ai déjà fait état. Les seniors sont une ressource. Plus que d'une dangereuse zizanie, n'est-ce pas plutôt d'une harmonisation dont nous avons besoin ?

Finalement, ce sont les liens avec le vivant que nous aurions à repenser.

L'Humanité et l'Environnement seraient des pôles prioritaires, car, à force de ne plus les respecter, nombre d'espèces vivantes, dont l'Homme, ainsi que la planète, sont en réel danger.

Devrait participer à la régénérescence de ce lien, la mise en place de réformes structurelles, telles celles portant sur l'agroalimentaire, avec la nécessité de relocaliser en ne cultivant pas les mêmes produits indifféremment dans tous les coins du globe, mais en les cultivant dans la terre qui leur correspond selon le lieu géographique. Ce n'est qu'un exemple, mais nous imaginons déjà l'incidence sur la santé de la terre elle-même qui ne serait plus empoisonnée et épuisée par le forcing des

sols. De plus, les cultures de proximité éviteraient la partie polluante due aux transports. Le ciel serait plus bleu ! L'air serait mieux oxygéné et le goût des aliments meilleur !

En lien avec la nature ainsi comprise et traitée, l'éducation des enfants pourrait retrouver du sens, en même temps que nous retrouverions une perception plus juste des rythmes, à commencer par le rythme naturel des saisons. Une cohérence se ferait jour.

Nous pourrions multiplier les exemples, car la crise nous a fait prendre conscience, du moins je le pense, de l'interdépendance individuelle et collective.

Ainsi, sur le plan de l'urbanisme, nous aurions tout à gagner avec la régionalisation.

Qui mieux que les élus proches du terrain – à condition de n'être pas soumis à telle ou telle idéologie – connaît les atouts et les contraintes des sols du village ou de la ville qu'ils administrent ? Ce n'est assurément pas l'État.

L'État qui, hors sol, va décréter d'en haut qu'un même pourcentage de logements doit être impérativement construit partout sans tenir compte aucunement des spécificités des sols. Or, tout comme le virus, les sols ne sont ni de droite, ni de gauche ni du centre. Ils sont ce qu'ils sont ! Inondables parfois.

L'ignorer, ce sont des catastrophes en chaîne ! Évitablement souvent.

Les atouts et les contraintes spécifiques aux lieux et aux régions laissent apparaître des besoins différents, appelant une réponse du « sur mesure » plutôt que du « tout à porter ».

Dans le domaine régalién de la Santé, sur lequel je me suis déjà longuement exprimée, espérons que le « Ségur de la Santé » soit plus fécond que les précédents « Grenelle de la santé » !

Dans l'autre domaine régalién, celui de l'éducation, je commencerai par une citation de Satish KUMAR, extraite de son ouvrage : *Pour une écologie spirituelle*, préfacé par Marion COTILLARD : « Une bonne éducation est celle qui vous aide à découvrir qui vous êtes afin de faire

émerger votre vraie personnalité. » Nous voici au cœur du vivant, interpellés, chacune et chacun, dans nos rôles respectifs.

Il y a l'éducation qui revient aux parents. Les violences qui se sont manifestées pendant le confinement montrent l'importance du malaise. L'enjeu est de taille.

Il y a l'Éducation nationale. Force est de constater que les idéologies sont au pouvoir. Si nous continuons sur cette lancée, il est fort à craindre que nous allions droit dans le mur ! Que faire ? Est-ce si rétrograde de rappeler qu'il faudrait d'abord apprendre à lire, écrire, compter et surtout, apprendre à apprendre, apprendre à penser, à développer un esprit critique élaboré ? Mais le savoir ne s'ingurgite pas comme ça, sans motivation, comme on gave (honteusement) une oie !

L'enfant est un être sensible. Pourquoi ne pas faire appel à l'Art ? Ne serait-ce pas une bonne école de la sensibilité, un facilitateur relationnel ? J'en ai fait l'expérience en d'autres circonstances et « ça » parle. Le lien se répare et le processus peut s'enclencher.

On ne peut pas apprendre sans y consentir à l'intérieur de soi, car apprendre exige un effort. Un effort maintenu dans la durée. Nombre de jeunes, issus de milieux dits populaires, et qui ont brillamment réussi, en témoignent « *c'était dur, mais ça m'a donné le courage d'aller jusqu'au bout* », dira l'une des jeunes filles.

Confiance et estime de soi sont à restaurer d'abord. L'Art est un bel auxiliaire. Le courage vient ensuite. « *Le courage est le juste milieu entre la peur et l'audace* », écrit ARISTOTE.

L'apprentissage et l'alternance, en prise directe avec les réalités de l'entreprise, tout en offrant une petite part d'autonomie financière aux jeunes, sont des pistes à ne pas négliger.

Enfin, les plus jeunes générations apprennent maintenant plus volontiers avec des « tutos », c'est-à-dire des personnes qui ont déjà expérimenté ce qu'ils veulent essayer. C'est aussi une opportunité pour les aînés de transmettre une mémoire utile, un moyen d'évaluer les réussites passées, d'accepter les échecs comme étant porteurs d'enseignement.

Les jeunes générations sont, en effet, créatives, débrouillardes. Une inventivité qui, justement, peut être mise à profit au service des apprentissages, mais sans pour autant confondre les rôles.

La rigueur d'un enseignement qui restitue la chronologie des événements, l'existence d'une autorité – ayant été conspuée et zappée probablement trop vite dans l'après 1968 – sont tout autant nécessaires que l'expression spontanée et l'improvisation.

Pour mener à bien les changements, il faudrait que nous puissions reprendre confiance en l'avenir.

La confiance est-elle au rendez-vous ? J'aimerais, mais j'en doute. Pourquoi ? Sans retourner dans le passé, regardons le présent. J'y vois la loi AVIA. Elle vient tout juste d'être votée et survit donc à l'épidémie. Elle part d'une intention louable : lutter contre les propos haineux. Mais comment ? Et quelles en seraient les possibles conséquences ?

Cette loi vise à faire censurer par les grands groupes numériques, les GAFAM, tout propos jugé haineux.

Quid de la Justice ? N'est-elle pas zappée, supplantée par les GAFAM ? N'est-ce pas préoccupant ?

Et puis, comment juger du caractère haineux d'un propos ? Sur quels critères ?

Que devient le droit d'expression ?

Là encore, où placer le curseur entre liberté et sécurité ? La haine est un sentiment. Comment évaluer un sentiment ? Qu'il soit de haine ou d'amour ?

La parole publique n'est-elle pas en train de devenir réglementée dans notre Pays ?

De fait, cette loi censure la parole. Elle la muselle. Pire, chemin faisant, l'esprit même de l'individu ne finira-t-il pas par s'autocensurer ?

Parmi les autres conséquences, avons-nous pensé aux risques prévisibles de délation ?

L'âme humaine est ainsi faite : combien de fois dans l'histoire n'avons-nous pas vu des règlements de compte odieux, faits sous le couvert

d'une pensée vertueuse ? La haine n'est pas à sens unique, ne l'oublions pas. Il est facile d'anéantir quelqu'un au nom d'une prétendue vertu en accusant l'autre de propos diffamants qu'on lui attribue selon une idéologie que l'on veut dominante. Devrions-nous craindre un déconfinement de la haine confortée par une sorte de position idéologique systématique ? Ce serait d'autant plus préoccupant que toute démocratie est fragile et que la nôtre est malade, quoi qu'on en dise.

J'ai écrit ce texte fin mai. Or, le 19 juin, j'apprends que le Conseil constitutionnel a censuré la Loi AVIA. Je salue cette sage décision. Il n'en reste pas moins vrai qu'une régulation s'avère nécessaire à l'échelon mondial. Il y a une urgence civilisationnelle.

L'axe prioritaire à privilégier dans l'histoire serait l'éthique. L'éthique voudrait que nous acceptions les désaccords, que nous réhabilitons la conversation civique sans transformer l'autre en monstre parce qu'il n'aime pas comme il devrait aimer, parce qu'il ne pense pas comme il devrait penser.

Une grande question reste et restera d'actualité. Elle a été formulée par Alain RESNAIS, en 1977, en évoquant le propos de son film « Providence » :

« Est-ce que nous sommes ce que nous pouvons être, ou est-ce que nous devenons ce que les autres font de nous dans leur jugement ? »

SENIORS ET JUNIORS, la possibilité d'un lien

Et nous, les seniors, que pouvons-nous faire dans ce paysage d'après-rupture ?

Regardons les autoportraits de REMBRANDT. Il a peint son visage une centaine de fois entre 1629 et 1669, soit sur une durée de quarante années.

Certains y verront du narcissisme de la part de l'artiste. Question d'interprétation selon telle ou telle grille de décodage. Ce qui m'intéresse c'est l'œuvre, le visage. L'intemporalité dans la temporalité.

Qu'exprime ce visage en dehors du vieillissement ?

Il exprime la « *maturation d'une vision* ». Il y a une profondeur. Ainsi, l'Art nous montre que nous pouvons voir les choses différemment et donc transformer les images et les stéréotypes. N'avons-nous pas besoin justement de faire bouger nos schémas mentaux, nos représentations ?

Nous vivons dans une Société d'informations où tout va si vite que le monde n'a pas le temps d'être pensé. Pouvons-nous, pour autant, faire une croix sur nos expériences, celles qui donnent justement l'épaisseur et la profondeur ? Ma réponse est non. Ainsi, la durée de vie est un atout. Elle porte en elle une « *mémoire utile* » qu'il convient de délivrer le moment venu.

Le champ de labour du senior est le temps.

Cette mémoire utile, lorsqu'elle est circulante, n'oppose plus les générations. On ne voit plus seulement le temps linéaire, on voit des ondulations. Il y a là une richesse capable de contribuer à la restauration du lien. Ne plus voir le vieillissement comme un malheur, mais comme une transformation. C'est ce que notre société, trop pressée, n'a pas envisagé. Pourtant, les seniors sont nombreux en Occident. Question de démographie et de pyramide des âges, les données en sont connues.

Il serait sûrement grand temps de concilier cette réalité avec, par exemple, la réalisation de résidences intergénérationnelles. Serait-ce favorable à une « transmission-construction » auprès des jeunes générations ? Je pense que oui, à condition toutefois que le respect des individus soit réellement réciproque pour que puisse émerger du commun.

Pour y arriver, il nous faut tous, juniors et seniors, réapprendre à « prêter attention à », à écouter pour entendre et nous accepter chacun, chacune, telles que nous sommes.

Nous avons besoin d'un peu de plages de temps long, d'un lieu pour dire, d'un lien qui unit.

Dans cet esprit, et sans que ce soit compliqué, que pourrait faire le senior pour le futur des jeunes ?

Une esquisse de réponse : les grands-parents, par exemple, pourraient parler de ce qui a été vécu avant eux-mêmes par leurs propres parents, leurs propres grands-parents. Ils donneraient ainsi aux jeunes un « accès vivant de l'avant-nous ».

Des significations se feraient jour et nous éviterions mieux la caricature, comme, par exemple, celle du bonnet d'âne et des coups de règle sur les doigts pour définir les principes scolaires éducatifs d'une époque. Ce qui est à comprendre va bien au-delà de cette image d'Épinal. La marche de l'histoire obéit à un processus qui, lorsqu'il a été parlé, en éclaire le sens.

Les différences générationnelles sont mieux comprises, donc mieux acceptées et, de ce fait, libératrices.

Parfois cependant, nous ne savons que peu de choses de nos parents. Quelquefois même, nous ne connaissons pas nos grands-parents. Nous n'avons dans nos bagages que le seul vécu dans le présent d'un environnement, aimant ou pas. Un environnement néanmoins enraciné lui aussi quelque part et ayant évolué dans les époques où il s'est inscrit. Là encore, « tout ça » peut se parler et faire émerger une mémoire utile.

L'approche psychogénéalogique peut, d'une autre façon, proposer une voie de compréhension dans ce même esprit d'ouverture : mieux relier grandes et petites histoires pour mieux comprendre la dynamique qui s'en dégage.

Le dialogue intergénérationnel qui passe par la parole « donnée reçue », entendue ou lue, est un précieux atout pour la construction d'un lien véritable et mature qui nous fait encore cruellement défaut.

Tout ce qui participe à la facilitation d'un bon relationnel est à privilégier. Ainsi, l'œuvre d'art, habitée par la vie intérieure de l'artiste et qui touche la sensibilité du récepteur, devient une ressource. La créativité exprimée dans les ateliers d'art-thérapie, que ce soit auprès d'enfants ou d'adultes participe de cette dynamique du vivant. Liliane AZINALA en a témoigné dans son album : *Musique...vie de tous les jours*, aux Éditions Loisirs et Pédagogie. Le docteur Guy ROUX (SIPE) laisse un ouvrage remarquable de toute une vie de praticien humaniste, entre souffrance et créativité qui font de l'être humain une personne à part entière. La pratique conduite par le docteur Gilles

PERRIOT (SFPE) auprès de populations carcérales, apporte des effets positifs de ce point de vue. Ces expériences peuvent alimenter le dialogue de façon féconde.

Le dialogue intergénérationnel participe, lorsqu'il peut s'établir, à la qualité du lien, je veux dire d'un lien qui unit.

Il restitue à l'aîné sa qualité de témoin. Il donne au plus jeune une forme de connaissance qui n'enlève rien et ne remplace aucunement l'éducation qui incombe aux parents et à l'enseignement dispensé par l'Éducation nationale.

Il assure une sorte de continuité psychique entre les générations, sans exiger le moins du monde une quelconque reproduction ou répétition.

Les jeunes ont leur vie à faire exister selon un développement qui sera le leur.

Les seniors répondent juste aux questions sur le passé. Un passé également fédérateur d'avancées. Les seniors peuvent aussi entendre mieux les jeunes qui savent bien des choses que nous ne savons pas.

L'idéal serait d'entendre un jour un jeune pouvoir dire : « Vous nous avez aidés à grandir, maintenant à nous de vous aider à vieillir. » Nous serions loin des discordes d'aujourd'hui ! Un « rêve » pour demain ?

Justement, les jeunes, plus que nous encore, puisque leur futur en dépend, sont très préoccupés par l'état de la planète, donc de la Nature. La Nature qui, avec l'Humanité, sont deux pôles absolument majeurs, car réellement en péril.

Pendant le confinement, nous avons réentendu chanter les oiseaux dans les villes. Des animaux se sont aventurés dans des espaces de vie soudain libérés de l'envahisseur humain. On dit qu'à Venise, la mer était redevenue bleue. Bref, le ciel respirait en même temps que la terre.

Doit-on pour autant aduler la Nature ? Que ferait-elle livrée à elle-même ? Je me souviens des doryphores qui étaient la terreur des paysans dans les champs dans les années 1950. Le mildiou fut responsable de famines, etc. Aujourd'hui, nous avons les bios ravageurs. La pyrale du buis qui détruit en une nuit les arbustes quasi centenaires en est la triste illustration. Des oliviers ancestraux sont ravagés et ce

n'est pas tout. Ainsi, que nous le voulions ou pas, les produits phytosanitaires sont nécessaires, à condition bien sûr d'être utilisés à des doses raisonnées. Là est le sujet.

Il n'empêche que la Nature en soi, est source d'émerveillement. C'est un lieu sublime de ressourcement. Sa beauté nous subjugué, elle nous grandit, elle nous élève.

Elle nous élève en même temps qu'elle nous plonge dans les profondeurs de notre âme, comme pour nous relier à notre être des origines, où tout était à la fois beau et terrifiant.

En regardant la perfection de sa beauté, de son organisation fabuleuse, en admirant son incroyable, inépuisable et mystérieuse créativité, en entendant son silence, c'est un réenchantement. C'est un secours. Il vient du dehors. On ne le cherche pas *et* il vient, *et* il est relié à notre être intérieur ! Le dehors et le dedans ne font plus qu'un. Personne n'est abandonné dans le fond.

La Vie est un drôle de matériau. C'est un miracle.

Ainsi, si la beauté nous percute, on s'aperçoit qu'elle contient une pensée. Une pensée scintillante puisée à la source du cœur. Nous réalisons que parler vraiment revient à s'appuyer sur sa vérité. En ce point-là, l'humanité existe.

Dans l'après-coup, nous sommes emplis de gratitude autant que d'humilité face à l'ingéniosité de cette nature créative qui sait se régénérer, se transformer. D'où vient sa créativité ? Ce qui semble à peu près certain, c'est que le vivant agit plus par coopération que par compétition, contrairement à ce qu'enseigne la vision matérialiste des phénomènes.

Toujours est-il que, même si la Nature ne peut pas se passer de toute intervention humaine, elle est vitale pour nous. Nous devrions donc la respecter, protéger la biodiversité au lieu de tout saccager sans vergogne. Nous n'avons pas d'autre choix, maintenant et urgemment, que de retisser le lien trop souvent rompu entre l'humanité et la Nature.

Au fond, partout le lien est malade !

Les peuples autochtones nous disent qu'il ne s'agit pas tant de se « reconnecter » à la Nature, mais d'être « reconnus » par elle. Mais qui sommes-nous ? Des êtres de nature ou bien des êtres d'artifice ? Nous voici de plain-pied dans la complexité !

« *Le siège de l'âme est là où le monde intérieur touche le monde extérieur.* » - NOVALIS.